

Pédagogies actives : l'activité en question(s)

Jacques BERNARDIN, Président du GFEN

Ce texte est extrait d'une communication au Colloque international de la Commission communautaire française *Regards croisés sur les pratiques en pédagogies actives* les 21-22-23 mars 2018 à Bruxelles.

Les pédagogies actives, bien que s'inscrivant dans une approche commune faisant rupture avec l'enseignement traditionnel, ont des déclinaisons diverses, redevables à leur histoire. À l'heure où on se tourne vers elles pour repenser l'éducation, il est légitime d'en interroger les points aveugles.

L'activité est centrale pour l'éducation nouvelle, et les psychologues comme les sciences cognitives en accèdent l'importance. Encore faut-il en préciser la nature, car si l'activité opératoire est importante, signe tangible de l'action de l'enfant sur le monde, elle ne suffit pas pour apprendre. Elle peut même avoir des effets de leurre, tant pour l'enseignant que pour l'élève.

En effet, l'apparence est parfois trompeuse. Ainsi, l'élève très actif en classe peut parfois décevoir et l'élève silencieux surprendre positivement. L'activité ne se réduit donc pas à l'observable. En écho, du côté des élèves scolairement fragiles, on relève des malentendus quant à la façon de s'inscrire dans les apprentissages. D'où l'importance de cerner la logique qui sous-tend leurs conduites.

Les sociologues nous alertent sur les limites de pédagogies actives aux effets élitaires dès lors qu'elles mésestiment les déplacements à faire opérer aux élèves, notamment ceux qui – sur la base de leur prime expérience socio-familiale – ne partagent pas les codes de l'école. L'activité reste néanmoins un espace privilégié de (re)mobilisation des élèves, pour peu qu'on en utilise tous les ressorts.

La pédagogie active a de beaux jours devant elle pour peu qu'elle fasse la preuve de sa pertinence. Elle a toujours eu soin de développer la curiosité et de promouvoir l'activité autonome des élèves, d'exercer l'imagination et la pensée critique, d'ouvrir à l'altérité, au débat avec les autres, contribuant à la liberté de pensée tout en initiant à une citoyenneté active. On ne saurait y renoncer.

Mais l'émancipation passe aussi – et d'abord – par une maîtrise des contenus : qui vit l'échec dans les apprentissages hypothèque son devenir social mais dégrade également l'estime de lui-même quand cela ne développe pas du ressentiment à l'égard de l'institution qui a symboliquement disqualifié et parfois humilié. Autrement dit, il s'agit de parler aux élèves les plus éloignés de l'école, de contribuer à la démocratisation de l'accès au savoir et à la culture.

Rebondir sur l'intérêt « spontané » des élèves, solliciter leur autonomie, c'est convoquer de fait ce que leur socialisation initiale a développé de façon très variable selon les univers sociaux, alors qu'il revient à l'éducation d'ouvrir à des univers, activités et intérêts insoupçonnés. Proclamer la liberté sans précaution ne sert que ceux qui savent quoi en faire et peut conduire à la tyrannie, quand il s'agit de permettre aux élèves de la conquérir, par des pouvoirs accrus de compréhension de l'ordre du monde et une conscience de soi affranchie des pesanteurs du passé, des déterminismes incorporés.

Invitation à prendre à bras-le-corps la question des apprentissages et des modalités concrètes infimes de leur appropriation, comme y invitait Bernard Lahire en conclusion de *Culture écrite et inégalités scolaires* : « c'est (...) en insistant plus sur les technologies du travail intellectuel (...) que sur les résultats codifiés de savoirs, plus sur les modalités concrètes infimes de l'appropriation des savoirs que sur l'apprentissage mécanique de ces savoirs que l'école peut (dans les limites de son possible) réduire les inégalités face à l'école »¹.

L'éducation nouvelle doit renverser son image dans l'opinion publique, se poser – contrairement à ce qu'en disent ses détracteurs – comme l'école de l'exigence tant sur le plan des apprentissages conceptuels que sociaux. Le mouvement est amorcé, en réponse aux enjeux de notre époque : l'éducation nouvelle redevient une idée neuve... ♦

1 Bernard LAHIRE, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de « l'échec scolaire » à l'école primaire*, Presses Universitaires de Lyon, 1993, p. 295.